

Glutz (Marc), Miroir de la noblesse alsacienne au XIX^e siècle

Bernardswiller, ID Édition, 2018, 384 p.

François Igersheim



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/alsace/2974>

DOI : [10.4000/alsace.2974](https://doi.org/10.4000/alsace.2974)

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2018

Pagination : 502-505

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

François Igersheim, « Glutz (Marc), Miroir de la noblesse alsacienne au XIX^e siècle », *Revue d'Alsace* [En ligne], 144 | 2018, mis en ligne le 24 avril 2019, consulté le 15 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2974> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.2974>

nouvelle élite colmarienne. En effet, l'art de la miniature connaît son apogée en France sous la Révolution et le Consulat en raison de l'essor de la demande en portraits de faible coût et de petites dimensions provenant de la petite et moyenne bourgeoisie. L'exposition montre comment Karpff développe un style propre – jamais imité – qui le distingue des concurrents de sa génération et des artistes de la génération suivante : il renonce à la couleur et réalise des portraits monochromes, exclusivement à l'encre de Chine sur ivoire, qui se reconnaissent immédiatement par le traitement des ombres sous la forme de longues lignes parallèles tracées en diagonale – un travail minutieux et fastidieux – créant « une sorte de vibration optique ».

Recommandé par le préfet du Haut-Rhin Félix Desportes, Karpff est invité à réaliser le *Portrait en pied de l'impératrice Joséphine* (1806), exposé au Salon en 1808, dont on a malheureusement perdu la trace. David l'aurait salué par la sentence, « on ne peut pousser plus loin l'art du dessin », qui sert d'épithète au tombeau du dessinateur. De retour à Paris, Karpff ne connaît pas le succès escompté mais des difficultés financières qui l'amènent à s'installer à Versailles, auprès de la poétesse Victoire Babois (1760-1839) – son amie depuis 1790 –, où il demeure jusqu'à la fin de sa vie.

Artiste secondaire à la carrière contrariée, inventeur d'un style resté expérimental et sans descendance, Jean-Jacques Karpff figure néanmoins « au nombre des plus habiles manieurs de crayon de son temps » et méritait bien une exposition de la qualité de celle du Musée Unterlinden.

Nicolas Lefort

GLOTZ (Marc), *Miroir de la noblesse alsacienne au XIX^e siècle*, Bernardswiller, ID Édition, 2018, 384 p.

L'ouvrage relate l'histoire de deux familles de la noblesse alsacienne, les Coehorn et les Mullenheim, au XIX^e siècle, sur lesquelles on ne disposait que de données indirectes. Il se fonde sur quatre sources majeures. Marie Lafarge, empoisonneuse de mari, a été la fille d'un premier lit de la première femme d'Eugène de Coehorn, maire de Saint-Pierre, conseiller général et député du Bas-Rhin, qui est le frère de Mélanie, épouse Bussierre mère

de Mélanie, épouse Pourtalès. Marie Lafarge a passé quelques années à Strasbourg à la fin de Restauration et au début de la Monarchie de Juillet, avec sa mère et son nouveau beau-père. Ses mémoires écrites en prison ont été publiées. Elle écrit bien, sa langue de vipère est de velours ! Le second ensemble est constitué des lettres que la fille d'Eugène, Jeanne de Coehorn épouse Mullenheim envoie de 1870 à 1901 à sa cousine germaine Adèle de Dunten, épouse de Reinhard de Dalvigk, ancien Premier ministre francophile du Hesse-Darmstadt. L'auteur a ensuite recours aux souvenirs de Louis de Mullenheim, le mari de Jeanne de Coehorn rédigés de 1880 à 1881, auquel il raccroche ce qui est visiblement un Journal. Enfin, on revient à la correspondance de Jeanne de Coehorn à Adèle de Dalvigk, puis aux lettres que Jeanne de Coehorn-Mullenheim adresse à sa fille Charlotte, épouse Sigismond de Reinach-Hirtzbach (qui a déjà fait l'objet des travaux de M. Glotz). La forme est celle d'une publication de textes signalés par des dates en gras et des guillemets et assortis des commentaires du spécialiste incontesté de la noblesse alsacienne qu'est M. Glotz en un récit continu de 1825 à 1901. L'ouvrage ne comprend pas d'indications de sources ni de bibliographie – à l'exception des notes de bas de page – ce qui est quand même dommage. Mais ces correspondances doivent se trouver dans les AP des Reinach-Hirtzbach, déposées aux ADHR. L'on n'a pas d'indications sur le livre de souvenirs de Louis de Mullenheim.

M. Glotz nous restitue l'histoire familiale de cette noblesse alsacienne campagnarde établie au centre de l'Alsace à partir du XVI^e siècle ; une petite carte agrémentée des photos des châteaux aurait été la bienvenue, tant leur vie semble se dérouler sur un petit nombre de kilomètres : de quoi aller le dimanche après-midi ou en soirée les uns chez les autres. C'est qu'il s'agit d'une famille élargie. Même pour ceux qui sont très riches, comme les Bulach, on ne vit pas sur le grand pied comme les Bussierre et les Pourtalès, mariés dans la grande banque, qui sont de véritables *people* de l'époque occupant les rubriques société et les colonnes des illustrés nationaux : « Les revenus étaient modiques et il fallait pourvoir à l'éducation de cinq enfants, note Louis de Mullenheim. Ma mère s'appliqua à faire régner l'économie ».

Histoire familiale : les femmes y occupent une place centrale et pas seulement parce que les correspondances sont celles de femmes, qui échangent des nouvelles sur la santé des uns et des autres, enfants, maris, sœurs, tantes, dames de compagnie, racontent les fêtes et décrivent les toilettes. Un peu protégée par le régime dotal – introduit en Alsace par

la noblesse française immigrée au XVII^e siècle —, la femme ne l'est pas de la maladie : le nombre de mortes en couches est important. Veuve jeune encore au bout de dix ans de mariage, ce qui est souvent le cas pour les femmes de la noblesse mariées à des hommes bien plus âgés qu'elles, Jeanne de Coehorn, décède de pneumonie à 56 ans, ce qui ne témoigne pas d'une santé très robuste. On est cependant surpris de la mutation que subit le ton et le contenu de sa correspondance à partir de son veuvage en 1881. Elle gérait déjà la maison : la voilà devenue chef de famille. La plume est devenue plus souple, l'horizon plus vaste, le ton plus gai, les descriptions vivantes et on la lit avec un véritable plaisir. Jeanne de Coehorn lit le mensuel catholique libéral *le Correspondant* et le cite. Elle traite Ferdinand de Durckheim, dont elle vient de lire les *Erinnerungen* parus en 1887, d'ingrat envers sa mère patrie, la France, pour s'être rallié à l'Allemagne.

Voici dans les *Souvenirs* de Mullenheim, le tableau de la noblesse alsacienne légitimiste, ralliée au bonapartisme et à ce Second Empire, si piqué de noblesse. Mullenheim a été blessé à Sedan, rejoint l'armée après l'armistice, participe à la répression de la Commune, mais refuse de servir la France républicaine et rejoint l'Alsace. A t-il opté ? Apparemment son retour en Alsace a été désapprouvé par les Bussierre. Il ne revêt pas de mandat local, comme les Zorn de Bulach, mais participe à la vie politique en soutenant le parti catholique et son quotidien l'*Union*. Voici la noblesse alsacienne exilée dans sa province —, les Reinach-Werth, les Bancalis, les Turckheim. Felix de Reinach-Werth, ancien préfet français a pu, après la chute de Mac Mahon, vivre dans son château de Niedernai, en ayant gardé sa nationalité française.

L'éducation et l'établissement des enfants puis des petits-enfants, si l'on a vécu assez pour les voir naître et grandir, occupent une place centrale. Jeanne pouvait se féliciter en mai 1870 à la veille de son mariage — et de la guerre — avec Louis de Mullenheim : « ce mariage m'apparente à presque toute la noblesse du pays et je suis touchée de la manière avec laquelle je suis accueillie en tant que cousine ». En 1880, Louis se plaint : « les bonnes maisons sont devenues rares en Alsace depuis l'annexion », et voilà qu'un jeune voisin noble fréquente une fille « pas du tout chapitrable ». Pour sa fille Charlotte, Jeanne a cherché mari à Saint-Dié, où il y avait « un jeune homme pas mal, une belle situation, mais une famille si peu comme il faut ». Charlotte se marie avec Sigismond de Reinach, chapitrable lui... Clothilde, la seconde se marie avec le fils, officier français, d'Alfred Sury d'Aspremont, qui a séjourné longtemps à Strasbourg, où il a fondé le

catholique *L'Union* et est désormais établi à Soleure. L'auteur a-t-il raison de titrer sa dernière partie, « Le crépuscule de la monarchie »? Le fils Mullenheim, élevé comme tant d'autres à la Malgrange, puis dans les écoles préparatoires jésuites que la République a exilées à Jersey ou en Belgique, a embrassé la carrière militaire de la République française, est entré dans la marine. Crépuscule de la monarchie ou persistance de la noblesse? *La Revue Alsacienne illustrée* fait son enquête en 1905 et 1906 dans les châteaux de cette vieille aristocratie qui était « une des gloires de notre province du temps de l'Alsace française » : le château des Coehorn à Ittenwiller, figure parmi ceux qui sont illustrés, avec les Bussierre, les Pourtalès, les Turckheim et les de Dietrich, que l'on croise également dans ces pages.

Il faut être reconnaissant à M. Glotz d'avoir publié ce journal et cette correspondance et de les avoir commenté de façon savante, dans ce qui est un ouvrage très bienvenu.

François Igersheim

Cartonnages entre art & industrie (1860-1920), Strasbourg, Bibliothèque alsatique du Crédit Mutuel, 2016, 172 p.

Cet ouvrage prolonge l'exposition organisée par la Bibliothèque alsatique du Crédit Mutuel, du 27 janvier au 5 avril 2017. On ne peut que saluer cette initiative tant l'histoire artistique et technique de la reliure industrielle au XIX^e siècle reste méconnue, alors que ces éditions sont recherchées par les collectionneurs.

Le texte de C. Esch et S. Schmutz-Foesser remet en perspective le goût des alsatiques dans le contexte de la production de cartonnages qui connaît un développement industriel, à partir des années 1860. Les cartonnages de ces alsatiques déclinent des décors évoquant l'attachement aux provinces perdues pour accompagner une littérature engagée. Ces couvertures connaissent la même évolution artistique que les ouvrages contemporains. Les éditeurs rivalisent d'inventivité pour les livres d'étrennes ou de prix dans le contexte de l'essor de l'enseignement primaire. Les auteurs présentent les grandes maisons d'édition en Alsace et à l'étranger qui participent à leur diffusion, notamment parmi les plus connues, Pierre-Jules Hetzel, éditeur de Jules Verne, originaire d'Alsace qui s'engage dans l'édition d'alsatiques. De nombreux artistes ont